

sud-ouest
jour descendant
été
chaud-sec
feu
pyro

substance ignée

- brillante (émet la lumière)

- éclatante (active)

- ardente (embrase et consume)

lieu : domaine du feu : l'Empyrée, l'ardeur, la flamme, l'enthousiasme

thème : ternaire du feu : fumée-feu-cendre

sens : vue

tempérament : bilieux

mythologie : Hélios, Phébus-Apollon, Athéna-Minerve, Hestia-Vesta, Phaéton, Prométhée

HÉRACLITE :

v.f. Simone Weil

64. La foudre gouverne tout. La foudre est le feu éternel, un feu sage et auteur de l'administration du monde.

65. [Le feu est] besoin et rassasiement.

66. Le feu survenant jugera et saisira toutes choses.

90. Le feu est la monnaie de toutes choses et toutes choses sont la monnaie du feu, comme l'or pour les marchandises et les marchandises pour l'or.

CYRANO DE BERGERAC : Pour l'été.

Monsieur,

Que ne diriez-vous point du soleil s'il vous avait rôti vous-même, puisque vous vous plaignez de lui lorsqu'il hâte l'assaisonnement de nos viandes? De toute la terre, il n'a fait qu'une grande marmite; il a dessous attisé l'enfer pour la faire bouillir; il a disposé les vents tout autour comme des soufflets afin de l'empêcher de s'éteindre, et, lorsqu'il rallume le feu de votre cuisine, vous vous en formalisez! Il chauffe les eaux, il les distille, il les rectifie, de peur que leur crudité ne vous nuise, et vous lui chantez pouille, pendant même qu'il boit à votre santé! Pour moi, je ne sais pas en quelle posture dorénavant se pourra mettre ce pauvre dieu pour être à notre gré. Il envoie à notre lever les oiseaux nous donner la musique; il chauffe nos bains, et ne nous y invite point qu'il n'en ait essayé le péril en s'y plongeant le premier. Que pouvait-il ajouter à tant d'honneur, sinon de manger à notre table? Mais jugez ce qu'il demande quand il n'est jamais plus proche de nos maisons qu'à midi. Plaignez-vous, Monsieur, après cela, qu'il dessèche l'humeur des rivières! Hélas! Sans cette attraction, que serions-nous devenus? Les fleuves, les lacs, les fontaines ont sucé toute l'eau qui rendait la terre féconde, et l'on se fâche qu'au hasard d'en faire gagner l'hydropisie à la moyenne région, il prenne la charge de la repuiser, et de promener par le ciel les nues, ces grands arrosoirs, dont il éteint la soif de nos campagnes altérées, encore dans une saison où il est si fort épris de notre beauté qu'il veut nous voir tout nus. J'ai bien de la peine à m'imaginer, s'il n'attirait à soi beaucoup d'eau pour y mouiller et rafraîchir ses rayons, comme il nous baiserait sans nous brûler; mais, quoi qu'on dise, nous en avons toujours de reste; car, au temps même que la canicule, par son ardeur, ne nous en laisse précisément que pour la nécessité, n'a-t-il pas soin de faire enrager le chiens, de peur qu'il n'en boivent? Vous fulminez encore contre lui sur ce qu'il dérobe, dites-vous, jusqu'à nos ombres. Il nous les ôte, je l'avoue, et il n'a garde de les laisser auprès de nous, voyant qu'à toute heure elles se divertissent à nous effrayer : voyez comme il monte au plus haut de notre horizon

pour les mettre à nos pieds, et pour les recogner sous terre, d'où elles sont parties. Quelque haine pourtant qu'il leur porte, quelque proche de leur fin qu'elles se trouvent, il leur donne la vie quand nous nous mettons entre deux; c'est pourquoi ce filles de la nuit courent tout à l'entour de nous pour se sentir à couvert des armes du soleil; sachant bien qu'il aimera mieux s'abstenir de la victoire que de se résoudre à les tuer au travers de nos corps. Ce n'est pas que durant toute l'année il ne soit pour nous tout en feu; et il montre assez, n'en reposant ni nuit, ni jour. Mais en été toutefois sa passion devient bien autre : il brûle, il court, il semble dévaler de son cercle; et , se voulant jeter à notre cou, il en tombe si près que, pour légère que soit l'essence d'un dieu, la moitié des hommes dégoutte de sueur en le portant. Nous ne laissons pas toutefois de nous affliger quand il nous quitte; les nuits mêmes, sympathisant à sa complexion, deviennent claires et chaudes, à cause qu'à son départ il a laissé sur l'horizon une partie de son équipage comme ayant à y revenir bientôt. Le mois de mai véritablement germe mes fruits, les noue et les grossit; mais il leur laisse une âpreté mortelle qui nous étranglerait si celui de juin n'y passait du sucre. Possible, m'objectera-t-on, que, par ses chaleurs excessives, il met les herbes en cendres, et qu'ensuite il fait couler dessus des orages de pluie; mais pensez-vous qu'il ait grand tort, nous voyant tout salis du hâle, de nous mettre à la lessive? Et je veux qu'il fût brûlant jusqu'à nous consumer, ce serait au moins une marque de notre paix avec Dieu, puisque autrefois chez son peuple il ne faisait descendre le feu du ciel que sur les victimes purifiées. Encore, s'il nous voulait brûler, il n'enverrait pas la rosée qui nous fait croire par ses infinies gouttes de lumière que le flambeau du monde est en poudre dedans nos prés; qu'un million de petits cieus sont tombés sur la terre, ou que c'est l'âme de l'univers, qui, ne sachant quel honneur rendre à son père, sort au-devant de lui, et le va recevoir jusque sur la pointe des herbes. Les villageois s'imaginent, tantôt que ce sont des poux d'argent tombés au matin de la tête du soleil qui se peigne; tantôt la sueur de l'air corrompue par le chaud, ou des vers luisants se sont mis; tantôt la salive des astres qui leur tombe de la bouche en dormant; mais enfin, quoi que ce puisse être, il n'importe : fût-ce les larmes de l'Aurore, elle s'afflige de trop bonne grâce pour ne nous en pas réjouir; et puis, c'est le temps où la nature nous met à même ses trésors. Le Soleil en personne assiste aux couches de Cérès, et chaque épi de blé paraît une boulangerie de petits pains de lait qu'il a pris la peine de cuire. Que si quelques-uns se plaignent que sa trop longue demeure avec nous jaunit les feuilles après les fruits, qu'ils sachent que ce monarque des étoiles en use ainsi pour composer de notre climat le jardin des Hespérides, en attachant aux arbres des feuilles d'or aussi bien que des fruits. Toutefois, il a beau dans son zodiaque s'échauffer avec le Lion, il n'aura pas demeuré vingt-quatre heures chez la Vierge, qu'il lui fera les doux yeux; il deviendra tous les jours plus froid , et enfin quelque nom de pucelle qu'il laisse à la pauvre fille, il sortira de son lit tellement énervé, que six mois à peine le guériront de cette impuissance. Oh! que j'ai cependant peur de voir croître l'été parce que j'ai peur de le voir diminuer. C'est lui qui débarrasse l'eau, les bis, le métal, l'herbe, la pierre, et tous les corps différents que la gelée avait fait venir aux prises; il apaise leur froideurs, il démêle leurs antipathies, il moyenne entre eux un échange de prisonniers, il reconduit paisiblement chacun chez soi; et, pour vous montrer qu'il sépare les natures les plus jointes, c'est que, n'étant vous et moi qu'une même chose, je ne laisse pas aujourd'hui de me considérer séparément de vous, pour éviter l'impertinence qu'il y aurait de me mander à moi-même : Je suis, monsieur, votre serviteur.

DRELINCOURT : Sonnets chrétiens. XXXIV.

Saison qui viens à nous, l'oeil riant, les mains pleines,
Été, qui, chaque jour, prends des charmes nouveaux,
J'admire tes habits si brillants et si beaux,
Les fruits de tes jardins, les troupeaux de tes plaines.

La fraîcheur de tes bois, l'ardeur de tes arènes,
L'azur de ton lambris, le cristal de tes eaux,
La pompe de tes champs, l'orgueil de tes coteaux,

Et de tes doux zéphyr les subtiles haleines.

Je suis ravi surtout du sort des laboureurs
A qui tu fais cueillir, après mille sueurs,
La riche moisson d'or que le ciel leur envoie.

Je sème, je travaille, et je pleure ici-bas;
Mais je dois dans les cieux recueillir avec joie
L'abondance des biens qui suivent le trépas.

MICHELET : La mer. II, 2.

La tradition populaire a fait longtemps des volcans les gardiens des trésors souterrains qui, par moments, laissent échapper l'or caché dans les profondeurs. Fausse poésie qui a du vrai. Les régions volcaniques ont en elles le trésor du globe, de puissantes vertus de fécondité. Elles douèrent la terre stérile. De la poussière de leurs laves, de leurs cendres toujours tièdes, la vie dut s'épanouir.

BAUDELAIRE : Le flambeau vivant.

Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumières,
Qu'un Ange très savant a sans doute aimantés;
Ils marchent, ces divins frères qui sont mes frères,
Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés.

Me sauvant de tout piège et de tout péché grave,
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau;
Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave;
Tout mon être obéit à ce vivant flambeau.

Charmants Yeux, vous brillez de la clarté mystique
Qu'ont les cierges brûlant en plein jour; le soleil
Rougit, mais n'éteint pas leur flamme fantastique;

Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil;
Vous marchez en chantant le réveil de mon âme,
Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme!

MALLARMÉ : Tristesse d'été.

Le soleil, sur le sable, ô lutteuse endormie,
En l'or de tes cheveux chauffe un bain langoureux
Et, consumant l'encens sur ta joue ennemie,
Il mêle avec les pleurs un breuvage amoureux.

De ce blanc Flamboiement l'immuable accalmie
T'a fait dire, attristée, ô mes baisers peureux,
« Nous ne serons jamais une seule momie
Sous l'antique désert et les palmiers heureux! »

Mais ta chevelure est une rivière tiède,
Où noyer sans frissons l'âme qui nous obsède
Et trouver ce Néant que tu ne connais pas.

Je goûterai le fard pleuré par tes paupières,
Pour voir s'il sait donner au coeur que tu frappas
L'insensibilité de l'azur et des pierres.

MALLARMÉ :

La chevelure vol d'une flamme à l'extrême
Occident de désirs pour la tout éployer
Se pose (je dirais mourir un diadème)
Vers le front couronné son ancien foyer

Mais sans or soupiner que cette vie nue
L'ignition du feu toujours intérieur
Originellement la seule continue
Dans le joyau de l'oeil véridique ou rieur

Une nudité de héros tendre diffame
Celle qui ne mouvant bagues ni feux au doigt
Rien qu'à simplifier avec gloire la femme

Accomplit par son chef fulgurante l'exploit
De semer de rubis le doute qu'elle écorche
Ainsi qu'une joyeuse et tutélaire torche.

MALLARMÉ : L'après-midi d'un faune.

Ces nymphes, je les veux perpétuer.
Si clair,
Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air
Assoupi de sommeils touffus.

Aimai-je un rêve?
Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève
En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais
Bois mêmes, prouve, hélas! que bien seul je m'offrais
Pour triomphe la faute idéale de roses.
Réfléchissons...

ou si les femmes dont tu gloses
Figurent un souhait de tes sens fabuleux!
Faune, l'illusion s'échappe des yeux bleus
Et froids, comme une source en pleurs, de la plus chaste :
Mais, l'autre tout soupirs, dis-tu qu'elle contraste
Comme brise du jour chaude dans ta toison?
Que non! par l'immobile et lasse pâmoison
Suffoquant de chaleurs le matin frais s'il lutte,
Ne murmure point d'eau que ne verse ma flûte
Au bosquet arrosé d'accords; et le seul vent
Hors des deux tuyaux prompt à s'exhaler avant
Qu'il disperse le son dans une pluie aride,
C'est, à l'horizon pas remué d'une ride
Le visible et serein souffle artificiel
De l'inspiration, qui regagne le ciel.

Ô bords siciliens d'un calme marécage
Qu'à l'envi de soleils ma vanité saccage
Tacite sous les fleurs d'étincelles, CONTEZ
« *Que je coupais ici les creux roseaux domptés*
« *Par le talent; quand, sur l'or glauque de lointaines*

« *Verdures dédiant leur vigne à des fontaines,*
« *Ondoie une blancheur animale au repos :*
« *Et qu'au prélude lent où naissent les pipeaux*
« *Ce vol de cygnes, non! de naïades se sauve*
« *Ou plonge... »*

Inerte, tout brûle dans l'heure fauve
Sans marquer par quel art ensemble détala
Trop d'hymen souhaité de qui cherche le la :
Alors m'éveillerai-je à la ferveur première,
Droit et seul, sous un flot antique de lumière,
Lys! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

Autre que ce doux rien par leur lèvres ébruité,
Le baiser, qui tout bas des perfides assure,
Mon sein, vierge de preuve, atteste une morsure
Mystérieuse, due à quelque auguste dent;
Mais, bast! arcane tel élu pour confident
Le jonc vaste et jumeau dont sous l'azur on joue :
Qui, détournant à soi le trouble de la joue,
Rêve, dans un solo long, que nous amusions
La beauté d'alentour par des confusions
Fausses entre elle-même et notre chant crédule;
Et de faire aussi haut que l'amour se module
Évanouir du songe ordinaire de dos
Ou de flanc pur suivis avec mes regards clos,
Une sonore, vaine et monotone ligne.

Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne
Syrinx, de reflleurir aux lacs où tu m'attends!
Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps
Des déesses; et par d'idolâtres peintures
A leur ombre enlever encore des ceintures :
Ainsi, quand des raisins j'ai sucé la clarté,
Pour bannir un regret par ma feinte écarté,
Rieur, j'élève au ciel d'été la grappe vide
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

Ô nymphes, regonflons des SOUVENIRS divers.
« *Mon oeil, trouant le joncs, dardait chaque encolure*
« *Immortelle, qui noie en l'onde sa brûlure*
« *Avec un cri de rage au ciel de la forêt;*
« *Et le splendide bain de cheveux disparaît*
« *Dans les clartés et les frissons, ô pierreries!*
« *J'accours; quand, à mes pieds, s'entre joignent (meurtries*
« *De la langueur goûtée à ce mal d'être deux)*
« *Des dormeuses parmi leurs seuls bras hasardeux;*
« *Je les ravis, sans les désenlacer, et vole*
« *A ce massif, haï par l'ombrage frivole,*
« *De roses tarissant tout parfum au soleil,*
« *Où notre ébat au jour consumé soit pareil. »*
Je t'adore, courroux des vierges, ô délice
Farouche du sacré fardeau nu qui se glisse
Pour fuir ma lèvre en feu buvant, comme un éclair
Tressaille! la frayeur secrète de la chair :
Des pieds de l'inhumaine au coeur de la timide
Qui délaisse à la fois une innocence, humide

De larmes folles ou de moins tristes vapeurs.
« *Mon crime, c'est d'avoir, gai de vaincre ces peurs*
« *Traîtresses, divisé la touffe échevelée*
« *De baisers que les dieux gardaient si bien mêlée :*
« *Car, à peine j'allais cacher un rire ardent*
« *Sous les replis heureux d'une seule (gardant*
« *Par un doigt simple, afin que sa candeur de plume*
« *Se teignît à l'émoi de sa soeur qui s'allume,*
« *La petite, naïve et ne rougissant pas :)*
« *Que de mes bras, défaits par de vagues trépas,*
« *Cette proie, à jamais ingrate se délivre*
« *Sans pitié du sanglot dont j'étais encore ivre. »*

Tant pis! vers le bonheur d'autres m'entraîneront
Par leur tresse nouée aux cornes de mon front :
Tu sais, ma passion, que, pourpre et déjà mûre,
Chaque grenade éclate et d'abeilles murmure;
Et notre sang, épris de qui le va saisir,
Coule pour tout l'essaim éternel du désir.
A l'heure où ce bois d'or et de cendres se teinte
Une fête s'exalte en la feuillée éteinte :
Etna! c'est parmi toi visité de Vénus
Sur ta lave posant tes talons ingénus,
Quand tonne une somme triste ou s'épuise la flamme.
Je tiens la reine!

Ô sûr châtement...

Non, mais l'âme

De paroles vacante et ce corps alourdi
Tard succombent au fier silence de midi :
Sans plus il faut dormir en l'oubli du blasphème,
Sur le sable altéré gisant et comme j'aime
Ouvrir ma bouche à l'astre efficace des vins!

Couple, adieu; je vais voir l'ombre que tu devins.

VERLAINE :

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain
Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses !
Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain
De lumière si blanc que les ombres sont roses.

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère.
La plaine, tout au loin couverte de travaux,
Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
Sous le soleil, tranquille auteur des moissons mûres,
Et qui travaille encore imperturbablement
À gonfler, à sucrer là-bas les grappes sûres.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,
Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin.
Moissonneurs, vendangeurs là-bas ! votre heure est bonne !

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,
Fruit de la force humaine en tous lieux répartie,
Dieu moissonne, et vendange, et dispose à ses fins
La Chair et le Sang pour le calice et l'hostie !

RIMBAUD : Lettre à Georges Izambard.

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi? Je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : Je pense : on devrait dire : On me pense. - Pardon du jeu de mots. -

JE est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait!

RIMBAUD : Lettre à Paul Demeny.

Car JE est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en, s'en clamant les auteurs...

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver, cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel; tant d'égoïstes se proclament auteurs; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel! - Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.

Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, - et le suprême Savant! - Car il arrive à l'inconnu! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé!...

Donc le poète est vraiment voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des animaux même; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue; - Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra! il faut être académicien, - plus mort qu'un fossile, - pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient à penser sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite se ruer dans la folie! -

Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus - que la formule de sa pensée, que la notation de sa marche au Progrès! Enormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment un multiplicateur de progrès!

RIMBAUD :

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,
Que buvais-je, à genoux dans cette bruyère
Entourée de tendres bois de noisetiers,
Dans un brouillard d'après-midi tiède et vert?

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,
- Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciel couvert !-
Boire à ces gourdes jaunes, loin de ma case
Chérie? Quelque liqueur d'or qui fait suer.

Je faisais une louche enseigne d'auberge.
- Un orage vint chasser le ciel. Au soir
L'eau des bois se perdait sur les sables vierges,
Le vent de Dieu jetait des glaçons aux mares ;

Pleurant, je voyais de l'or, - et ne pus boire.

VALÉRY : Été.

Été, roche d'air pur, et toi, ardente ruche,
Ô mer! Éparpillée en mille mouches sur
Les touffes d'une chair fraîche comme une cruche
Et jusque dans la bouche où bourdonne l'azur;

Et toi, maison brûlante, Espace, cher Espace
Tranquille, où l'arbre fume et perd quelques oiseaux,
Où crève infiniment la rumeur de la masse
De la mer, de la marche et des troupeaux des eaux,

Tonnes d'odeurs, grands ronds par les races heureuses
Sur le golfe qui mange et qui monte au soleil,
Nids purs, écluses d'herbe, ombres des vagues creuses,
Bercez l'enfant ravie en un poreux sommeil,

Dont les jambes (mais l'une est fraîche et se dénoue
De la plus rose), les épaules, le sein dur,
Le bras qui se mélange à l'écumeuse joue
Brillent abandonnés autour du vase obscur

Où filtrent les grands bruits pleins de bêtes puisées
Dans les cages de feuille et les mailles de mer
Par les moulins marins et les huttes rosées
Du jour... Toute la peau dore les treilles d'air.

VALÉRY : Mon Faust, Lust, II, 5.

JE RESPIRE et JE VOIS. Ce lieu est doux à voir... Mais qu'importe ce lieu ?
Qu'importe ce qu'on voit ? VOIR suffit, et savoir que l'on voit... C'est là toute une science.
Je vois ce pin. Qu'importe ce pin lui-même ? Ce pourrait être un chêne, là. Je le verrais.
Et ce toit de brillante ardoise serait aussi bien un miroir d'eau calme. Je le verrais. Et
quant à la figure de ces collines éloignées qui ferment accidentellement le pays, je me
sens dans les mains le pouvoir d'en redessiner à mon gré la longue ligne molle... VOIR,
c'est donc aussi bien voir autre chose ; c'est voir ce qui est possible, que de voir ce qui
est... Qu'est-ce donc que les visions exceptionnelles que les ascètes sollicitent, auprès de
ce prodige qui est de voir quoi que ce soit ? L'âme est une pauvre. Si je ferme les

yeux, et si je me concentre, me voici entre l'esprit et l'âme... Quelle misère ! Où sont les formes précises ? les nuances, la perspective que le moindre mouvement transforme ? De quel prix de fatigue dois-je payer à présent, sous mes paupières, la durée, la netteté et l'éclat des objets que j'essaie de me former ? Et quelle foi intense, quelles macérations obstinées, quelle oraison excessive pourrait se créer un soleil comme celui-ci qui luit et verse si généreusement son sang de pourpre pour tout le monde ?

APOLLINAIRE : Le brasier.

J'ai jeté dans le noble feu
Que je transporte et que j'adore
De vives mains et même feu
Ce Passé ces têtes de morts
Flamme je fais ce que tu veux

Le galop soudain des étoiles
N'étant que ce qui deviendra
Se mêle au hennissement mâle
Des centaures dans leurs haras
Et des grand'plaintes végétales

Où sont ces têtes que j'avais
Où est Dieu de ma jeunesse
L'amour est devenu mauvais
Qu'au brasier les flammes renaissent
Mon âme au soleil se dévêt

Dans la plaine ont poussé des flammes
Nos coeurs pendent aux citronniers
Les têtes coupées qui m'acclament
Et les astres qui ont saigné
Ne sont que des têtes de femmes

Le fleuve épinglé sur la ville
T'y fixe comme un vêtement
Partant à l'amphion docile
Tu subis tous les tons charmants
Qui rendent les pierres agiles

Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable
Et les mains des croyants m'y rejettent multiple innombrablement
Les membres des intercis flambent auprès de moi
Éloignez du brasier les ossements
Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes délices
Et des oiseaux protègent de leurs ailes ma face et le soleil

Ô Mémoire Combien de races qui forlignent
Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur
Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes
Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs
Voici ma vie renouvelée
De grands vaisseaux passent et repassent
Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée
Ses flammes sont immenses

Il n'y a plus rien de commun entre moi
Et ceux qui craignent les brûlures

Descendant des hauteurs où pense la lumière
Jardins rouant plus haut que tous les ciels mobiles
L'avenir masqué flambe en traversant les cieux

Nous attendons ton bon plaisir ô mon amie

J'ose à peine regarder la divine mascarade
Quand bleuira sur l'horizon la Désirade

Au-delà de notre atmosphère s'élève un théâtre
Que construit le ver Zamir sans instrument
Puis le soleil revint ensoleiller les places
D'une ville marine apparue contremont
Sur les toits se reposaient les colombes lasses

Et le troupeau de sphinx regagne la sphingerie
À petits pas Il orra le chant du pâtre toute la vie
Là-haut le théâtre est bâti avec le feu solide
Comme les astres dont se nourrit le vide

Et voici le spectacle
Et pour toujours je suis assis dans un fauteuil
Ma tête mes genoux mes coudes vain pentacle
Les flammes ont poussé sur moi comme des feuilles

Des acteurs inhumains claires bêtes nouvelles
Donnent des ordres aux hommes apprivoisés

Terre
Ô Déchirée que les fleuves ont reprise

J'aimerais mieux nuit et jour dans les sphingeries
Vouloir savoir pour qu'enfin on m'y dévorât